

Annecy

A ma mère

Gérald Richard

Annecy
Mort en roue libre
Roman



ÉDITIONS
CABÉDITA
2013

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à adresser ses chaleureux remerciements à David Gossart, Sandra Molloy, au commissaire Yves Paudex, à Alexis Richard, Céline Richard et Eric Richard pour leurs remarques, leur soutien et leurs précieux conseils.

Couverture: Lac d'Annecy 2011. Photo Eric Richard

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-670-5

Chapitre 1

La soirée s'annonçait sous les meilleurs auspices. J'attendais impatiemment que le four de la cuisine fasse tinter sa petite sonnerie. Je salivais déjà en observant à travers la vitre les petits clapotis de la mozzarella fondant lentement et s'étalant progressivement. L'odeur qui montait jusqu'à mes narines me confortait dans mon choix : cette pizza napolitaine semblait parfaite. Je l'avais achetée quelques heures plus tôt chez mon ami Mario, un vrai Italien. C'était le meilleur dans sa partie. On venait de loin pour ses pizzas. Sa carte était aussi fournie que l'auto-route du soleil un week-end d'août. Il y avait exactement cinquante-six sortes de pizzas. Je les avais toutes goûtées. Même réchauffées, elles ne perdaient rien de leur saveur. Arrosée d'un Côtes-du-Rhône de derrière les fagots, un petit Vacqueyras rosé 2007 que j'avais dégotté chez un propriétaire au dernier salon des vins, elle allait me réconcilier avec la gastronomie italienne qui m'avait tant de fois déçu dans les gargotes que l'on trouve dans la vieille ville. Enfin prête ! J'allais pouvoir m'adonner à la dégustation, bien calé dans mon canapé, tout en profitant de la douce chaleur de la cheminée toute proche. Ça fait un petit peu pantouflard. Avec l'âge, on devient casanier. Mais le vrai plaisir de la soirée, c'était le *Navarro* programmé à la télévision, sur TF1. Un inédit. Eh bien oui ! J'aime *Navarro*. Ce type est capable de vous résoudre une énigme toujours bien compliquée et improbable en moins d'une heure trente. Il y a toujours une rencontre fortuite, un témoin providentiel pour faire avancer les choses, ses mulets faisant le reste. Sans jamais s'énerver, toujours avec la réplique juste, pourquoi ce type n'a-t-il jamais été muté chez nous ? Cela nous changerait des enquêtes qui s'éternisent durant des mois, des crimes jamais élucidés, des témoins

qui n'ont rien vu même quand on leur force un tantinet la main. Un rapide coup d'œil au programme m'avait appris qu'il était question ce soir d'un jeune cadre dynamique retrouvé assassiné dans un camp de gens du voyage. Mais attention aux évidences et aux conclusions hâtives. Le meurtrier n'était pas là où on l'attendait ! Le générique coïncida pile avec la première bouchée et... la sonnerie de ce satané téléphone. Je ne pus m'empêcher de lâcher un tonitruant :

– Mais quel est le con qui peut appeler à cette heure ?

A l'autre bout du fil, je reconnus immédiatement le con en question. C'était cet abruti de Muraz. Ce n'est pas qu'il soit mauvais dans son boulot. J'aurais même plutôt dit qu'il ne se débrouillait pas mal avec son air de toujours tomber du premier nuage venu. Mais téléphoner au moment où commençait *Navarro* et où ma napolitaine était prête, c'est ne pas respecter grand-chose dans cette saleté de vie. S'il me fait manquer le crime, je l'étripe !

– Allô ? Capitaine Gabin ?

Oui, je m'appelle Gabin et alors ? Cela m'a valu des remarques depuis ma plus tendre enfance. Les « T'as de beaux yeux, tu sais » et autres « Elle est où ta Tonkinoise ? » m'ont permis de distribuer quelques paires de baffes, de me forger le caractère et de répondre à certains que quand on mettra les cons en orbite, ils n'auront pas fini de tourner, comme l'avait mis Audiard dans la bouche de mon célèbre homonyme. Et puis il fallait bien que certains s'appellent Gabin. Il n'était tout de même pas tout seul, le « Jean ». Il y en a bien qui s'appellent Chirac, Delon ou Belmondo. Et puis je me dis que cela vaut mieux que de s'appeler Pétain.

Moi qui ne voulais pas manquer le crime, j'allais être servi.

– Capitaine, il faudrait que vous veniez. On vient de retrouver un cadavre.

– Un cadavre ? Où ça ?

– Au bord du lac, un peu plus loin que la plage des Marquisats.

- Meurtre? Suicide? Accident? Mort naturelle?
- C'est-à-dire qu'on ne sait pas trop. Cela n'est pas évident pour le moment.

J'avais compris. Ma pizza allait terminer à la poubelle et il me faudrait compter sur une des multiples rediffusions dont la télé est si friande pour connaître l'assassin du jeune cadre dynamique. Allez, en route Navarro de province. Cette enquête-là, j'en avais le pressentiment, allait durer plus d'une heure et demie. Lorsque je sortis, je fus surpris par la noirceur de la nuit. Pas une étoile dans ce ciel qui me parut bien propice à un soir de mort. Il ne me fallut qu'un petit quart d'heure en taxi pour me rendre sur le lieu indiqué par mon adjoint. Finalement, je me fais bien à ce mode de transport. Chaque course est l'occasion d'une rencontre parfois surprenante. La ville n'est pas si grande. Au fil des trajets, je tombais souvent sur les mêmes chauffeurs. Je ne dirais pas que des amitiés étaient nées. Le mot serait trop fort. Mais plutôt des complicités. C'est drôle comme certains, après avoir épuisé les poncifs sur la météo, aiment parler de leurs gosses, de leur femme et même parfois de leur maîtresse. Et puis, se laisser conduire en regardant le paysage, ce n'est pas si désagréable.

Lorsque je parvins aux abords de la plage, une foule de badauds s'était déjà amassée, à l'affût de je ne sais quels frissons qui auraient pu apporter un tant soit peu d'originalité dans leurs petites vies monotones. J'eus presque envie de leur dire d'aller voir *Navarro*. Ils seraient servis en ce qui concerne l'action et les gros plans. Et puis au moins à la télévision, ils auraient l'avantage de connaître le dénouement. Contenus à bonne distance par quelques policiers en tenue, ils tendaient vainement leurs cous pour tenter d'apercevoir quelque chose. En me reconnaissant, les agents écartèrent ces curieux morbides pour me laisser passer. Passant tout près d'eux, je saisis des bribes de conversations sur une partie de pêche programmée pour le dimanche suivant. Muraz était là, debout, ses mains enfoncées dans les poches de son éternel imperméable délavé bleu. Je ne me souviens pas lui en avoir vu porter, un jour, un autre. La quarantaine

alerte, il arborait son éternel air d'indifférence. Rien ne semblait l'atteindre. Il releva simplement les yeux en me voyant.

– Bonsoir, capitaine, désolé de vous avoir dérangé mais...

– Salut, Muraz. Qu'est-ce qu'on sait ?

– Pas grand-chose pour l'instant. Le corps a été découvert voici une heure environ. On nous a prévenus immédiatement.

– Et on sait qui l'a découvert ?

– Ce sont les deux joggers là-bas, précisa Muraz tout en me désignant un type et une jolie demoiselle blonde à quelques mètres de là. Bien sûr, ils n'ont rien vu, rien entendu. Le type est venu s'affaler à quelques mètres de la piste près des buissons, ce qui explique que plusieurs fêlés de la course à pied soient passés sans le voir. Ces deux-là semblaient vouloir donner un petit côté coquin à leur promenade du soir. Je leur ai quand même demandé de passer au commissariat demain pour leur déposition.

– Le doc est prévenu ?

– Oui, il devrait être là d'ici une demi-heure environ. Lorsque j'ai téléphoné à l'institut médico-légal de Grenoble, je suis tombé directement sur lui. Il s'est mis aussitôt en route.

En attendant, les services de l'identité judiciaire étaient déjà sur place. Ils s'affairaient à sécuriser le périmètre, veillant à ce que personne ne piétine les abords du cadavre. Ils s'apprêtaient également à installer des projecteurs pour éclairer ce qui était peut-être une scène de crime. De longs câbles étaient déroulés jusqu'à une camionnette dans laquelle se trouvait le groupe électrogène chargé de fournir l'électricité. Revêtus de combinaisons blanches qui avaient un air surréaliste dans cette nuit noire, ils s'attachaient à relever le moindre indice dans le périmètre.

– Muraz, est-ce qu'on sait qui est ce type ?

– Non, pas pour l'instant. Il n'avait aucun papier d'identité sur lui. On a déjà relevé ses empreintes digitales et on les a communiquées au fichier central.

Nous en étions là à discuter et à observer le travail des scientifiques lorsque le médecin légiste arriva. Nous étions de vieilles

connaissances depuis longtemps. On en avait partagé des machabées ! Et en plus, c'était un bon. Capable de faire parler n'importe quel cadavre. Donnez lui un simple poil et il vous dresse le CV du mort depuis ses premières dents de lait. Mais là, ce soir, il ne semblait pas ravi d'avoir dû parcourir la centaine de kilomètres séparant Grenoble d'Annecy dans cette nuit d'automne. Il sortit de sa poche un petit dictaphone dans lequel il enregistra ses premiers constats : position du corps, apparence générale, rigidité cadavérique... Autant de termes que je ne comprenais que partiellement. Puis, il entreprit de retourner le corps. Notre mort était vêtu d'un jogging noir de bonne marque et chaussé d'une paire de chaussures de sport dont la couleur orange fluo perçait la nuit. Le docteur avait entrepris de le déshabiller pour l'examiner de plus près. De voir ce corps dénudé me fit frissonner. Il fallut que je fasse un effort pour me dire qu'il ne devait plus avoir une grande sensibilité au froid. Penché sur ce corps inerte, le médecin semblait perplexé.

– Salut, Gabin. Je ne sais pas qui c'est votre type. D'ailleurs, ce n'est pas mon boulot de trouver son identité. Tout ce que je peux vous dire à l'heure qu'il est, c'est qu'il est mort depuis environ deux heures. Vu sa tenue, il devait faire son footing sur la piste cyclable qui passe à quelques mètres. Mais pour le moment, impossible de déterminer les causes de la mort. Pas de traces de coups. Il y a cependant cette mince marque sur la poitrine d'où s'est échappé un peu de sang.

En effet, l'inconnu avait une marque peu évidente au niveau du cœur. Sans avoir ôté le haut du survêtement, elle serait restée invisible.

– Ce dont on peut être à peu près sûr, poursuit le médecin, c'est que ce n'est pas un suicide. Pour l'heure, je ne peux pas en dire plus. Il faut que je l'examine de plus près.

– Bon, eh bien je crois qu'il n'y a pas grand-chose à faire de plus ce soir. Doc, vous me faites parvenir vos conclusions le plus rapidement possible. Muraz, on se voit demain. Tchao. Mais avant de partir, vous me faites quand même le tour de ces

guignols qui attendent, amassés derrière la ligne de protection. Vous me relevez des identités. Ça leur fera les pieds. C'est vrai quoi ! Peuvent pas regarder la télé comme tout le monde !

Je décidai de rentrer à pied, saluant d'un petit geste de la main les pauvres agents qui commençaient à se dandiner d'un pied sur l'autre, pressés de rentrer eux aussi rejoindre leurs dulcinées. Je laissai repartir à vide le taxi qui m'avait amené jusque-là. La température de cette fin du mois d'octobre était frisquette. Les bords du lac d'Annecy d'habitude si propice à la flânerie romantique ne laissaient rien entrevoir de la surface de l'eau pourtant si proche mais dont on ne percevait que le clapotis régulier. Je m'arrêtai un instant pour scruter cet abîme. Je me sentis soudain si seul... De place en place, quelques nappes de brouillard s'étiraient le long de la rive, avançant et reculant au gré du vent tels d'énigmatiques fantômes remontés du plus profond des abîmes. Pour regagner mon deux-pièces, il me fallait traverser toute la vieille ville. Les rues si animées quelques semaines plus tôt étaient quasi désertes. La cité retrouvait, une fois les mangeurs de glace partis, son aspect moyenâgeux et sa part de mystères. Les façades me parurent soudain bien grises. Lorsque je pénétraï chez moi, j'allumai machinalement le poste de télévision. L'épisode de *Navarro* était terminé depuis belle lurette. Saleté de métier ! Le mieux à faire était d'aller se coucher. En d'autres temps, au début de ma carrière, je n'aurais jamais pu fermer l'œil juste après la découverte d'un cadavre. Mais maintenant, cela ne me faisait plus rien. Tous ces pauvres bougres me laissaient insensible. Fallait-il s'en réjouir ou s'en inquiéter ? Finalement, s'habituer à la mort, en vieillissant, ce n'est peut-être pas si mal. Cela évitera des déconvenues le moment venu.

Le lendemain, avant de me rendre au bureau, je passai comme chaque matin au « bistrot des amis » sous l'une des arcades du vieil Annecy. Je n'avais pas franchi la porte que Félix, le barman, sortait de derrière son zinc, pour poser un petit noir sur ma table habituelle.

- Tout va pour le mieux, capitaine ?
- Mouais, fis-je simplement.

Je n'avais pas envie de m'épancher sur mes soucis de travail ni même plus généralement de raconter ma vie. J'avais simplement besoin, avant de plonger dans la noirceur du monde, d'observer la vie simple, celle des petites gens, de vivre ce moment de solitude au milieu du brouhaha du café. Cela me faisait du bien. Mon regard allait de l'un à l'autre. Certains auteurs ont écrit des brèves de comptoir. Moi, je m'en délectais en direct. Ici, tout était vrai, rien n'était prémédité. Il y avait là Bob le facteur sirotant son petit rhum avant de reprendre sa tournée, le premier d'une longue série, si bien que chaque midi, on ne savait qui de lui ou de son vélo soutenait l'autre. Au bout du bar, toujours les deux mêmes petits vieux, avalant leurs mêmes petits blancs et maudissant comme chaque jour ces cons de la météo qui prédisaient de la pluie, mettant en péril leur partie de pétanque de l'après-midi. Et puis il y avait tout ce petit monde des travailleurs commentant les derniers matches de la ligue 1 ou le dernier discours du président. On pouvait déterminer la profession de chacun à sa tenue : les peintres avec leurs pantalons blancs tachetés de centaines de nuances, le menuisier avec son crayon de bois rouge dépassant de la poche arrière de son pantalon, le mécano qui avait définitivement abandonné l'idée de retrouver un jour des mains blanches, le boulanger avec son calot sur l'arrière de la tête et soulevant un nuage de farine à chaque fois qu'un nouvel entrant lui mettait une grande tape dans le dos. Je revis, l'espace d'un instant, tous ces vieux films en noir et blanc, de l'immédiat après-guerre dans lesquels on voyait ce même petit peuple aux Halles ou dans les bistrots parisiens. Rien n'avait vraiment changé. Ces scènes étaient intemporelles. Finalement, ce n'était peut-être pas si anodin que je m'appelle Gabin. Doisneau, s'il n'avait pas été Parisien, aurait tout aussi bien pu venir là, dans ce bistrot faire des clichés tout aussi authentiques que ceux pris dans le ventre de Paris. J'aime ces gens, hommes de rien mais hommes de bien, « reflet de toute cette humanité pittoresque et batailleuse, violente et gaie, turbulente et hardie, aimant la vie jusque dans ses luttes » ainsi que l'avait si justement décrit le

célèbre écrivain savoyard Henry Bordeaux. Cela me rappelait tant mon père. Lui aussi, allait chaque matin au café prendre un petit noir ou un petit blanc – il n'était pas raciste lorsqu'il s'agissait de boire – avant d'embrayer à l'usine. A l'entendre, avec ses copains du syndicat, ils allaient faire la révolution et plus vite qu'on ne le pensait. Le grand soir, c'était pour bientôt. On allait reprendre la Bastille, tirer des feux d'artifice comme jamais il n'y en avait eu et, pourquoi pas, ressortir la guillotine. Combien de fois n'ai-je entendu ces discours contre le patronat, les petits bourgeois, la gauche, la droite. Tout le monde y passait. Les lendemains qui chantent, il y avait toujours cru, encore plus lorsqu'il avait un peu forcé sur l'apéro. Puis les matins, les semaines, les mois et les années sont passés. Les lendemains ont plutôt déchanté et il est parti emportant avec lui ses utopies. Je lui vouais pourtant une admiration sans bornes. C'est Félix qui me sortit de mes pensées.

– Un autre petit café, capitaine ?

– Non merci, ce n'est pas le jour où il faut que je sois énervé. Merci quand même, Félix.

Le patron du troquet, à l'affût de tous les cancans, aurait bien voulu que je lui en dise un peu plus sur les motifs de mon empressement mais il resterait sur sa faim. Je n'avais surtout pas envie que la nouvelle de la découverte d'un cadavre ait fait le tour de la ville avant même mon arrivée au commissariat. Je jetai machinalement un coup d'œil sur la une du *Dauphiné* posé sur la table d'à côté. Rien ne figurait encore sur notre macabre découverte de la veille. Elle était survenue trop tard dans la soirée.

Allez, il était temps de rejoindre le bureau. A mon arrivée, Muraz était déjà là, le nez plongé dans des dossiers. Sans même me saluer, il attaqua directement.

– Ah, patron, vous voilà ! On a identifié notre cadavre.

– Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps, Muraz. Alors ?

– Oh ! Ça n'a pas été bien difficile. Il s'appelle Jean Meunier, 65 ans. C'est sa femme qui a signalé sa disparition, ne le voyant pas rentrer de son footing. Il avait l'habitude d'aller courir tous les jours sur les bords du lac.

– A son âge ? Ne pouvait pas regarder *Des chiffres et des lettres* comme tout le monde ?

– Oh ! Vous savez...

– On a des nouvelles du doc ?

– Pas encore. Mais il est encore tôt. Il devrait nous téléphoner en début d'après-midi.

– En attendant, j'aimerais que l'on en sache un peu plus sur ce Meunier. Téléphonnez à la DCRI pour demander s'ils ont un dossier. Pour l'instant, simple enquête de routine. Il s'agit de savoir ce qu'était la vie de ce type.

– Ok, patron ! C'est comme si c'était fait.

Décidément parfait, ce Muraz...

Le médecin donna en effet de ses nouvelles en milieu d'après-midi. Il nous appelait depuis l'institut médico-légal de Grenoble où le corps avait été transporté et où il avait commencé son autopsie. Je branchai le haut-parleur afin de faire profiter Muraz de la conversation.

– Salut, capitaine, entonna le docteur. Je suis désolé de vous dire que vous allez avoir un peu de travail.

– Du travail ? Pourquoi ?

– Eh bien, parce que notre client n'a pas succombé à une crise cardiaque. Il a été proprement assassiné.

– Assassiné ? Et qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

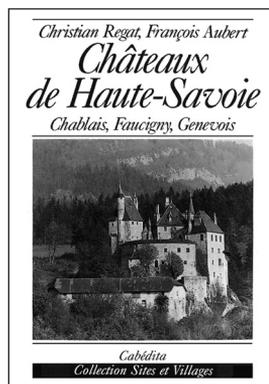
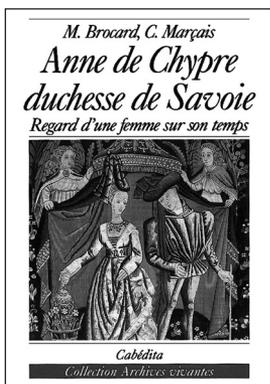
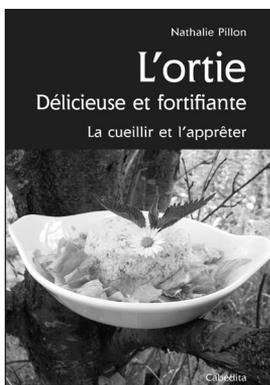
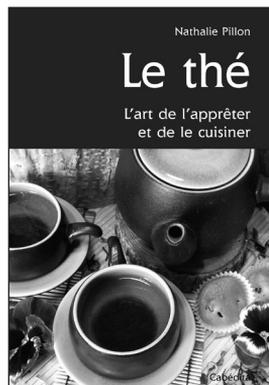
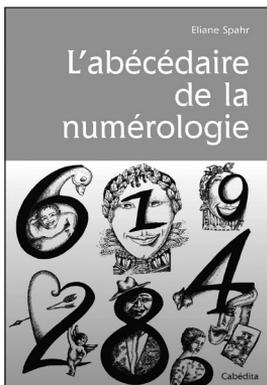
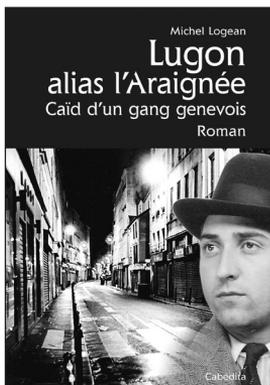
– Hier soir, il faisait sombre mais j'avais été intrigué par un petit point rouge au beau milieu de la poitrine d'où s'était échappé un peu de sang. Eh bien, c'était bien la cause de la mort de notre inconnu. Le meurtrier lui a enfoncé une pointe très fine qui a traversé le cœur. La mort a été instantanée. Si je dis proprement, c'est que cette marque est quasi invisible !

– Une pointe fine. Quel genre ?

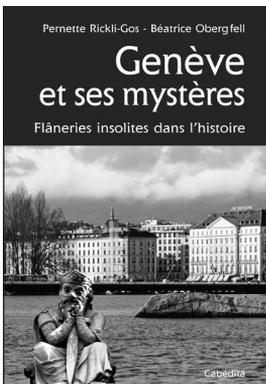
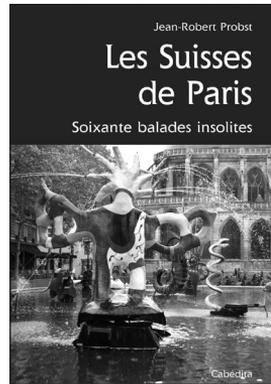
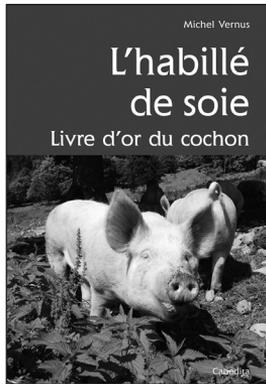
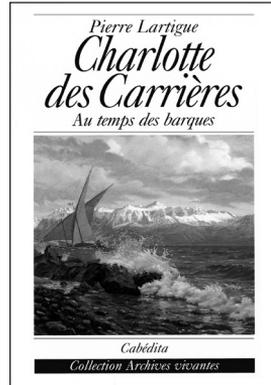
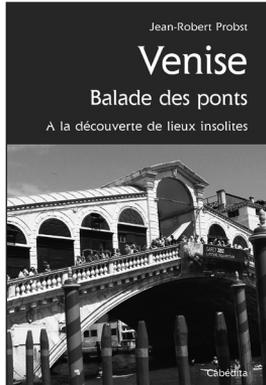
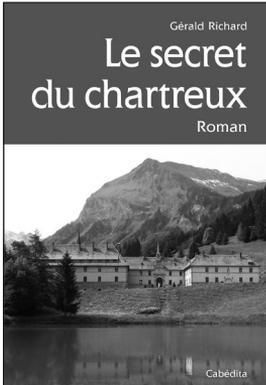
– La plaie ne s'élargit pas. Ce n'est pas un couteau. Il pourrait s'agir d'une sorte de tige longue et effilée d'environ deux millimètres de diamètre.

– Et qu'est-ce que vous pouvez me dire d'autre sur ce type ? Des traces de coups ?

Même éditeur



Même éditeur



*Achévé d'imprimer
le quinze octobre deux mille treize
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique

Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse